

Rien ne vaut ce jour

DU MÊME AUTEUR

- *La fuite d'Italie*, Grands Caractères, Éditions Passiflore, 2020
- *La fuite d'Italie*, Éditions Passiflore, 2019
- *Les Équilibristes*, Éditions Passiflore, 2017
- *Demain je m'enfuis de l'enfer*, Grasset, 2005

Illustration de couverture

© Jean Marc Benedetti

© Éditions Passiflore – 2021

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax

www.editions-passiflore.com

Jean Marc Benedetti

Rien ne vaut ce jour

et autres histoires

Editions **Passiflore**

Devant lui, pourquoi nierais-je
la joie de vivre,
si je sais ne pas tout renfermer
dans la joie de vivre ?
Il n'y a pas de honte à être heureux.
(A. Camus, *Noces*)

Mon étonnement de vivre au-delà de la
mort devenait une joie sans mélange
que je ressentais de toute mon âme neuve.
(François Augiéras, *Un voyage au Mont Athos*)

1

FURTWÄNGLER

Les trois accords [fa, la bémol, fa] s'affrontent entre majeur et mineur dans le thème grandiose et généreux qui domine tout le premier mouvement de la 3^e symphonie en fa majeur de Johannes Brahms, alternant sans cesse entre la vigueur typique de sa musique et sa mélancolie, emplissant l'espace d'une fraîcheur et d'une ferveur particulières, chevillant à leurs fauteuils les auditeurs emmitoufflés dans leurs manteaux et leurs écharpes qui soufflent sur leurs doigts glacés, dans leurs mains gantées, avec leurs lèvres bleues d'où s'échappe une buée tangible tant le froid, dû à l'absence de chauffage dans la salle du Theater des Westens en ce 30 janvier 1945, est intense; les lèvres, les doigts des musiciens de l'Orchestre Philharmonique de Berlin semblent figés, ankylosés par une température polaire, comme si la musique sortait toute seule des instruments, dans des mouvements imperceptibles, ralentis, à peine esquissés,

sans forces, tétanisés par la peur, mais portés par une nécessité intérieure, la joie, la hardiesse de jouer cette musique, à cet instant de l'Histoire, sous la baguette de Wilhelm Furtwängler, attentif et chaleureux, baguette si flexible qu'on dirait à peine quelque trace dans la froideur de l'air, une aile d'oiseau, mais si impérieuse, si précise, si hypnotique qu'elle impose, à chaque musicien, au moment exact où la note doit être servie, sa nécessité, donnant au souffle enluminé des bois, aux doubles croches des cordes qui viennent soutenir constamment les variations du thème, les sonorités essentielles de la musique de Brahms que chaque auditeur ressent au fond de lui comme une chose vitale, nécessaire à sa vie même, dans cet andante où ce thème simple constitue le dialogue même de la fraternité, de l'élévation de son âme, un instant de joie un rempart contre la bêtise, la destruction, les souffrances, l'imbécillité de toute guerre, un mur transparent contre l'horreur, contre les horreurs à venir, l'enfer des bombardements, des blocs de pierre vous tombant sur la tête, des gravats vous ensevelissant sous des tonnes de poussière, contre la faim tiraillant vos entrailles privées de pain depuis des mois, contre les images des corps écrasés et putrescents sous la pierre qui s'incrusteront dans vos yeux accablés à tel point que vous aurez envie de les arracher pour soustraire de votre mémoire les chairs déchiquetées, et vous souhaiterez même crever ceux des femmes violées afin qu'elle ne voient pas leurs enfants les regarder avec honte, contre

la folie des chiens galeux, si maigres qu'ils se disputeront avec leurs dents jaunes des bouts de chiffons tirés des monceaux d'immondices encombrant les rues, contre toutes les femmes errantes, sans domicile, poussant des landaus vides entre les poutres calcinées du Reichstag, remplissant leurs brouettes de gravats entre les chars réduits à l'état de ferraille au milieu des rues, chargeant les remorques de survivants hébétés, serrés dans des couvertures devant la Porte de Brandebourg, avec son quadriga verdâtre surmonté de son aigle piteux, tandis que Furtwängler, lui, droit et impérieux, soutient le monde qui sombre dans l'apocalypse, avec sa baguette si mince, si courte, si spirituelle, mais invulnérable, façonnant la phrase musicale de la main droite, donnant un caractère fluide à la battue pendant que de la main gauche, l'index pointant le premier violon, le regard attentif à chaque entrée des interprètes, achève le thème du troisième mouvement, dans une gravité contenue, lumineuse et nerveuse qui fait entendre l'entrée des violoncelles, puis des violons, et c'est ensuite le cor, instrument de prédilection de Brahms, qui chante toute la mélancolie de la mélodie alors que se fissurent les murs du théâtre, que les bombardements de la 8^e force aérienne américaine lâchent sur Berlin 40000 tonnes de bombes, anéantissent la ville, laissant pour chaque habitant 30 mètres cubes de gravats, un amas de ruines des 16 km² de la capitale allemande et que chaque déflagration fait trembler la salle de concert avec ses lustres éteints, et

où, seule, la baguette limpide du chef le plus illustre d'Allemagne, qui considérait que tous les musiciens de l'orchestre philharmonique étaient sa famille, les traitant toujours avec une grande affection, soutient le toit et dévie, par ses mouvements imperceptibles des mains, la bombe qui anéantirait l'espace de la musique et ferait des auditeurs attentifs à chaque note du thème qu'apporte la couleur du hautbois, des cadavres emmitoufflés dans leurs vêtements élimés après cinq années de guerre et de privations, ce 30 janvier 1945, à cinq heures de l'après-midi, comme dans le chant funèbre de Lorca :

À cinq heures du soir,
La foule brisait les fenêtres
À cinq heures du soir.
À cinq heures du soir.

Ah! Quelles terribles cinq heures du soir!
C'était cinq heures à toutes les horloges.
C'était cinq heures dans l'ombre du soir!

écrit pour une autre tragédie; ô l'héroïque baguette de Furtwängler qui ne pourra pourtant repousser indéfiniment l'obus donnant le signal d'une catastrophe inoubliable initiée par les trois premiers mouvements de l'allegro, annonçant le thème qui se présente d'abord pianissimo, hésitant à s'imposer, mais irréversible puis encore les trois appels menaçants des trombones, préfigurant les vrombissements des P.51 Mustangs,

les bourdonnements des Iliouchine II-2, proches du déversement dévastateur, prêts à anéantir ma propre vie, arrêter mon souffle frigorifié, à disperser les tuiles de ma maison; j'attends moi aussi, parmi les auditeurs du Theater des Westens, en ce 30 janvier 1945, la fulgurance du destin, l'arrachement à l'existence, à cette musique de Brahms composée durant l'été 1883 à Wiesbaden, qui me ravit, me transporte hors de ce monde piétiné, me fait oublier les ravages de la guerre, les nuits d'angoisse, les raids aériens sur Berlin, quand l'éclatement de l'orchestre dans l'héroïsme du premier mouvement, m'entraîne dans cette révolte en fa mineur, cette approche tumultueuse de la mort, de la destruction généralisée, de la folie des hommes que Furtwängler souligne devant moi à travers la musique, tandis que vibrent les murs, que l'écho des bâtiments qui s'effondrent me parvient tout à coup et, alors que la désespérance allait s'emparer de moi, le mouvement s'éteint dans un prodigieux moment de calme et de pureté, les premières notes du premier mouvement reviennent, je suis sauvé, je me laisse envahir par la délicatesse de cette musique salvatrice et, malgré le rugissement des sirènes, les fracas de la guerre, les murs qui s'abattent, les hurlements des Berlinoïses courant dans les rues, les aboiements terrorisés des chiens, les crépitements amplifiés des flammes, les fumées noires du désespoir, la transparente baguette de Furtwängler soutient le monde qui s'effondre.

Son interprétation inégalée de la 3^e symphonie en fa majeur de Johannes Brahms m'apparaît désormais comme la source même de l'espoir.

2

RIEN NE VAUT CE JOUR

Si je n'avais plus qu'une seconde à vivre, j'inspirerais une goulée d'air pur et je sentirais pénétrer en moi tout le bleu de l'azur, la fraîcheur des aubes hivernales, la brise du suroît qui élèverait mon corps léger vers les nuées.

Si je n'avais plus qu'une minute à vivre, je ne compterais pas chaque seconde ; je laisserais ma mémoire dériver dans l'enfance à la poursuite des écrevisses dans l'eau froide des ruisseaux. Je me laisserais porter par ma bicyclette vers l'école communale pour écouter le maître raconter l'histoire de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Je me camouflerais dans une cabane de bambous pour fumer ma dernière cigarette de maïs et de sureau.

Si je n'avais plus qu'une heure à vivre, je me rappellerais ce jour d'avant où chaque seconde, chaque

minute étaient pleines d'attentions, de sourires et de baisers. Je me remplirais de la beauté de mes enfants, de leur amour et de leur peine que j'emporterais comme des viatiques, des victuailles pour nourrir mon ba et mon ka futurs. Et je leur demanderais de déposer dans ma bouche une pièce d'argent, le moment venu.

Si je n'avais plus qu'un jour à vivre, je ferais une dernière promenade dans mon jardin. J'y planterais encore un arbre, un *Pinus longaeva* de préférence. Je m'assiérais sur le banc qui longe la haie de charmes d'où je peux voir le vallon et je penserais à chaque seconde, chaque minute, chaque heure que j'ai passées là, à contempler la nature, la lumière aurifère des soirs d'automne après la pluie, les premières orchidées sauvages, la déambulation lente et précautionneuse d'une compagnie de perdreaux, le passage des trois cent soixante mille grues cendrées venues de Suède et de Finlande et en partance vers l'Afrique.

Si je n'avais plus qu'une semaine à vivre, je ne le dirais à personne. Je me tiendrais devant l'éternité, dans l'insouciance et la désinvolture. Je ferais comme si... Comme s'il me restait encore des secondes, des minutes, des heures et des jours à vivre. Je goûterais tous les vins rouges en récitant les vers que j'ai aimés...

*J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,*

*La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs!*¹

Je ne dormirais plus. Je regarderais la nuit, les planètes, toutes les constellations et Andromède aux mille milliards d'étoiles qu'on voit à l'œil nu.

Si je n'avais plus qu'un mois à vivre, je ferais le tour du monde. J'irais à Zanzibar marcher dans l'eau verte de l'océan indien et nager avec les dauphins. J'irais cheminer dans la vallée de Katmandou. J'irais faire brûler quelques bougies dans le temple de Changu Narayan et recevoir un cordon rouge au poignet droit. J'en rapporterais à chacun de mes amis. Je m'agenouillerais en pleurs devant la Khazneh et j'oublierais les secondes, les minutes, les heures et les jours écoulés. J'irais à Pâques à New York comme Blaise Cendrars. Je monterais cette fois-ci jusqu'en haut de l'Empire State Building et peut-être aussi au sommet de la statue de la Liberté. Je descendrais le Mékong pour tenter d'apercevoir l'un des neuf dragons. Et encore, et encore...

Si je n'avais plus qu'un an à vivre, je demanderais à Dieu chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque jour, chaque mois, si le paradis existe pour y revoir et attendre tous ceux que j'ai aimés.

1. A. Rimbaud, *Le bateau ivre*.

3

LES AVEUGLES DU MUSÉE RODIN

Leurs mains gantées de blanc
Touchent là où toucher est interdit.
Ils caressent le marbre.
Ils effleurent la terre cuite.
Ils passent avec délicatesse leurs doigts
Sur les pommes d'Adam,
Les visages rieurs,
Les lèvres esquissées.
Ils palpent les bronzes.
Les fines nervures de leur peau
Cajolent les chairs polies.
Ils épousent la sculpture à eux prêtée,
Devinant de leurs frôlements sensibles
L'effort du burin dans le marbre.
Un instant d'éternité en un geste ravi.

Ils font danser leurs doigts
Agiles et légers comme des libellules
Autour de la Danse.

Ils écoutent les commentaires
À leurs oreilles murmurés,
Émerveillés de percevoir
Les plissures de la robe,
Les muscles et les phalanges.
Voici la cambrure de l'épaule,
Voici l'attache du cou,
Voici l'avancée de la cuisse
Sur le ventre tendu.

Un sourire étonné ondoie sur leurs lèvres
Pendant que leur cœur bat
Au rythme de l'écriture de la matière.
Ils veulent pétrir, s'accaparer,
Comme au premier moment
De leur révélation,
Les œuvres d'Auguste et de Camille.
Les aveugles du Musée Rodin,
Avec leurs mains gantées de blanc,
Touchent là où toucher est interdit.